Le général de Lattre et le général Guisan, une "complicité" franco-suisse (1944-1945)

Autor(en): **Weck, Hervé de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **112 (2009)**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684849

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le général de Lattre et le général Guisan, une «complicité» franco-suisse (1944-1945)

Hervé de Weck

En automne 1940, le général de brigade Jean de Lattre de Tassigny se trouve à l'état-major de l'armée d'armistice. A Vichy, il a l'occasion de côtoyer l'attaché militaire suisse, le colonel Richard de Blonay, qui occupe ce poste de 1938 à 1944[1]. Stagiaire à l'Ecole supérieure de guerre à Paris entre 1927 et 1929, de Lattre a fait la connaissance du capitaine Louis de Montmollin, commandant de la brigade légère 1 en 1940 et chef de l'état-major général entre 1949 et 1957[2].

Le général de Lattre se rend à Berne en novembre 1940, afin de négocier le rapatriement des soldats français du 45e corps d'armée Daille, internés en Suisse en juin. C'est le colonel Masson, chef du Service de renseignement, qui mène les pourparlers du côté suisse. Les discussions, menées avec l'accord exprès du IIIe *Reich*, aboutissent au rapatriement en France non occupée, via Genève, des 33000 soldats français. Les transports commencent à fin janvier 1941. Lorsque de Lattre fuira la France après l'occupation de la Zone libre par les Allemands en novembre 1942, il passera un certain temps dans un petit chalet à Crans-sur-Sierre[3].

Depuis lors, il va faire du chemin, puisqu'on le retrouve en été 1944 commandant de la 1re Armée française qui remonte à toute vitesse la vallée du Rhône en direction de la frontière suisse. Le 26 août (le débarquement de Provence a eu lieu une dizaine de jours auparavant), il reçoit le premier-lieutenant suisse René-Henri Wüst, journaliste, envoyé officieux du général Guisan. De Lattre, que Guisan considère comme un «ami de la Suisse», affirme à cette occasion sa volonté de respecter, quoi qu'il arrive, la neutralité suisse et d'éviter les incidents à la frontière. Un mois plus tard, il propose même une rencontre avec Guisan au col des Roches dans le Jura suisse, une offre que celui-ci doit refuser, après discussion avec le conseiller fédéral Karl Kobelt, chef du Département militaire fédéral. Ces contacts indirects sont le fait de deux hommes qui se

sont connus lorsque Guisan, commandant du 1er corps d'armée, prenait de premiers contacts à Strasbourg en 1938, en vue d'une coopération militaire si l'Allemagne nazie envahissait la Suisse[4].

En automne 1944, le général de Lattre procède au *blanchiment* de son armée et à l'*amalgame*. En clair, il envoie à l'arrière les soldats africains[5] qui supportent mal les conditions climatiques et intègre dans ses régiments des formations de la Résistance qui appartiennent surtout aux Forces françaises de l'intérieur (F.F.I.). Cette mesure vise également à prendre le contrôle des masses d'armes diverses larguées aux résistants par les Alliés, à un moment où le pouvoir politique reste encore mal assuré en France. Le commandant de la 1re Armée réussit à amalgamer 137000 F.F.I. à 200000 soldats réguliers. En France, on affecte d'ignorer cette opération ou de n'y voir que le résultat de l'ambition démesurée d'un chef militaire égocentrique. En revanche, la presse suisse manifeste une «compréhension d'envergure».

Selon le général André Petit, qui a commandé en 1943 une demi-brigade de la 1re Armée, avant de devenir chef de cabinet du commandant, le modèle suisse ne cesse d'influencer le général de Lattre, sa vision de la nouvelle armée française de l'après-guerre, de la formation de la jeunesse et de son intégration dans la cité[6].



Cérémonie à Belfort, devant la préfecture, en l'honneur des libérateurs en présence des généraux Bethouard et de Lattre entourés du préfet Laumet, de René Payot (troisième depuis la droite), le 14 juillet 1945.

De Lattre et René Payot

René Payot, rédacteur en chef du *Journal de Genève*, dont les appréciations de situation sont très lues sous le manteau en France depuis l'été 1940, a une renommée et une audience internationale étonnantes, vu son parcours idéologique. De l'adhésion à Pétain, il a passé en douceur à un gaullisme consensuel. Sa notoriété remonte moins à ses articles dans le *Journal de Genève* qu'à l'impact de sa chronique radiophonique hebdomadaire à Radio Genève, qu'il assume depuis octobre 1941. Comme Jean Rudolf von Salis avec sa *Weltchronik*, René Payot informe sur la situation internationale, s'en tient aux faits, ne prend jamais position en faveur des Alliés mais, dans un pays soumis à la propagande allemande ou vichyste, ces informations ont valeur d'espoir, surtout lorsqu'elles rapportent les revers de la *Wehrmacht*. A la fin de la guerre, Payot et von Salis seront salués comme des résistants et, en mai 1946, René Payot recevra même la Légion d'honneur à Paris[7].

En octobre 1944, il fait un séjour de trois jours chez de Lattre à Besançon, qui lui dit sa volonté de «rendre service» à la Suisse. Il lui déclare que *l'idée de votre Réduit est extrêmement ingénieuse. (...) Je suis persuadé que, dans vos montagnes, vous auriez offert une résistance extrêmement vigoureuse.* Le général Guisan a approuvé cette mission officieuse, et Payot en rapporte l'ordre de bataille de la 1re Armée ainsi qu'une proposition d'échange d'officiers de liaison qui n'a pas de suite, neutralité oblige[8].

Le premier contact avec René Payot à Besançon a, sans doute, un objectif immédiat pour le commandant de la 1re Armée, qui veut mettre au point un plan d'opérations en réunissant le maximum de renseignements. Le journaliste suisse ne lui apporte certes pas des révélations sensationnelles de nature à bouleverser les événements. Encore moins peut-il se charger d'informations destinées à tromper l'ennemi. Il est porteur d'assurances et de conseils, d'un éclairage sur l'état d'esprit en Suisse, sur les tendances d'une opinion publique nécessairement sensibilisée. Ses mises en garde contre l'impatience et l'impétuosité vis-à-vis d'un Conseil fédéral et d'un état-major général, soucieux de neutralité, irritent d'abord le général de Lattre, d'autant qu'il sent que son interlocuteur les formule parce qu'il a reçu un *encouragement* officiel. Il perçoit pourtant une véritable sympathie derrière cette diplomatique prudence.

Plus tard, de Lattre dira qu'il a eu ces jours-là *la révélation d'un plan en relief*, la perception de la réalité allemande jusqu'alors masquée par les rancœurs et la propagande. Il ne cessera de penser au comportement à tenir lorsque ses forces auront enfin pénétré en Allemagne. Si les informations de René Payot ont peu d'influence sur les opérations que de Lattre va mener dans les semaines à venir, elles éclairent les *à-côtés* de sa route

et l'horizon lointain sur lequel il a les yeux fixés et dont il ne parle guère qu'à son confident, l'ancien député de Nancy, François Valentin[9]. Voilà le rôle que joue Payot, qui fait un second séjour au QG de la 1re Armée du 16 au 23 novembre 1944[10].

A fin octobre 1945, le général de Lattre, en civil et incognito, est l'invité de René Payot à Crans. *Le Ciné-journal suisse* du 2 novembre consacre un reportage à cet «hôte de marque».

Après lui avoir fait subir une période de *quarantaine*, le général de Gaulle appelle, en décembre 1945, le général de Lattre à la tête de l'armée, avec le double titre, assez paradoxal, de chef d'état-major général et d'inspecteur général. A une époque où beaucoup s'attendent, selon la formule du futur maréchal, *à voir les Cosaques abreuver leurs chevaux aux fontaines de la place de la Concorde*, René Payot se trouve un soir à Strasbourg avec de Lattre qui rentre d'une harassante tournée d'inspection et paraît somnoler. Le journaliste se met à évoquer la neutralité suisse et les services qu'elle a rendus aux Alliés. Le général s'éveille et, comme la Sybille saisie soudain de transes prophétiques, il fait un exposé étincelant sur la situation internationale, les rapports Est-Ouest, les perspectives d'évolution, moins sombres dans l'immédiat, plus pessimistes à long terme si l'Occident continue à s'abandonner à son masochisme. Une analyse parsemée de jugements percutants sur de Gaulle, Eisenhower, MacArthur...

La 1re Armée reprend le Territoire de Belfort et l'Alsace du Sud

Le 3 octobre 1944, la 1re Armée se trouve à la porte sud de la trouée de Belfort. De Lattre, au fort du Lomont, réfléchit à la manœuvre qui devrait lui permettre de libérer le Pays de Montbéliard et le Territoire de Belfort: *(...) j'étais a priori assuré de n'être pas exposé à une manœuvre de débordement de mon flanc puisque je savais qu'animée d'un fier patriotisme et conduite par un chef éminent, l'armée suisse s'opposerait à toute violation de son sol national. Depuis septembre d'ailleurs, la Confédération avait renforcé encore sa mobilisation et le général Guisan avait concentré des unités importantes dans la région de Porrentruy, l'Ajoie.*[11] Dès le début février 1944, Guisan s'était rendu compte qu'un débarquement allié dans le sud de la France nécessiterait de faire sortir une partie de l'armée de son Réduit national dans les Alpes et de porter plusieurs divisions sur la frontière ouest. Il lui fallait entraîner ces grandes unités à se déployer en plaine. C'était le but des manœuvres d'une durée de dix jours en février 1944[12].

La 1re Armée met au point des mesures de déception destinées à faire croire au commandement allemand que les Alliés vont continuer leur offensive dans les Vosges. Pour que ce plan paraisse vraisemblable, il faut organiser des fuites par la Suisse... Au début novembre, de Lattre reçoit une *information personnelle* selon laquelle les Allemands préparent une contre-offensive. Le général Dietl, spécialiste de la guerre en montagne, planifierait une opération à travers la Suisse, dans le but de donner la main en Italie au général Kesselring. Intoxication? Quoi qu'il en soit, le commandant de la 1re Armée couronne ses mesures de déception par un ordre du jour fallacieux à ses hommes[13].

A la mi-novembre, le général Emile Béthouard, commandant du corps d'armée dont la limite droite se trouve à la frontière suisse, fait prévenir son homologue suisse, le commandant du 2e corps d'armée, Alfred Gübeli, de l'imminence de l'offensive réelle des Français. Il recommande d'évacuer femmes et enfants de certaines zones dangereuses et de bien marquer la frontière, de remplacer les panneaux en trois langues par des croix fédérales, car ses soldats nord-africains ne savent pas lire! Le divisionnaire Claude Du Pasquier, à la tête de la 2e division déployée dans la partie nord du Jura bernois, reçoit un avis similaire de la part du général Magan, commandant la 9e division d'infanterie coloniale, par l'entremise du lieutenant-colonel Garteiser, l'officier qui, avec le major EMG Bernard Barbey, assurait en 1939-1940 la liaison et les discussions de collaboration entre les commandements français et suisse[14]. Le général Guisan reçoit «à temps» la date du début de l'offensive[15].

Des échanges avec la 1re Armée

A l'époque de Noël 1944, le colonel Henry Guisan, le fils du général, se trouve avec son régiment dans la région de Bâle. Il reçoit sur sol suisse le général de Lattre en civil, accompagné de deux adjudants. Durant la phase terminale de la campagne de la 1re Armée en Allemagne, Henry Guisan se rend officieusement, à plusieurs reprises, au quartier général de la 1re Armée, sans que le chef de l'état-major général suisse n'en sache rien. Il semble qu'il insiste auprès du général de Lattre sur l'intérêt de la Suisse pour un mouvement offensif des troupes françaises en Allemagne du Sud, au plus près de la frontière helvétique, afin d'éviter le passage en Suisse de formations du 18e corps SS. On éviterait également que les usines électriques sur le Rhin ne soient détruites[16].

En février 1945, une mission de dix officiers suisses, conduite par le colonel divisionnaire Marius Corbat, visite le front d'Alsace et la 1re Armée française. En avril 1945, dix autres officiers suisses, emmenés par le colonel divisionnaire Friederich Rihner, suivent la dernière offensive de la

1re Armée entre le Rhin et le Danube. Ces missions sont spécialement chargées de recueillir des expériences de guerre et des renseignements sur la coopération entre forces terrestres et aériennes.

Après l'armistice, le général Guisan invite le général de Lattre à Stein am Rhein, le 18 mai 1945. La petite ville a été touchée le 22 février 1945 par un bombardement allié qui a fait neuf morts. Le colonel divisionnaire Louis de Montmollin est présent. Aux côtés du commandant de la 1re Armée se trouvent les généraux Salan, Béthouard et Valluy, ainsi que l'écrivain François Mauriac. Henri Guisan fait cadeau à son hôte d'une paire de chaussures militaires de montagne, que de Lattre a demandée parce que meilleures que celles équipant son armée, ainsi qu'un réveil qui devrait lui rappeler l'heure d'aller se coucher et permettre à son état-major de récupérer.

Le 13 juin, le général Guisan se rend à Constance, avec le commandant du 1er corps d'armée, Jules Borel, les divisionnaires Samuel Gonard et Claude Du Pasquier, pour une visite à son «ami» de Lattre. Celle-ci prend une dimension grandiose et solennelle! Le 17 août, Guisan rencontre en Suisse, à Laufenburg, le général Kœnig qui a succédé à de Lattre[17].

Brouille sur fond d'aide aux invalides de la 1re Armée

Les relations entre Guisan et de Lattre se détériorent après la guerre, à cause de divergences sur l'ampleur des promesses faites par le Suisse concernant le traitement des soldats français mutilés, en contrepartie de la bienveillance stratégique du commandant de la 1re Armée française à l'égard de la Suisse au début de l'année 1945[18].

Des Suisses assistent en février 1946 à une manifestation commémorative à Colmar, au cours de laquelle le général de Lattre fait un discours improvisé. A la surprise générale, il évoque la coopération militaire franco-suisse à la fin de la Seconde Guerre mondiale, révélant des aspects jusqu'alors tenus secrets. *Le colonel Guisan était venu me demander au nom de son père d'empêcher par une manœuvre appropriée le passage des troupes allemandes en territoire suisse. Je n'avais rien à refuser à la Suisse. Je déchirai mes ordres, changeai mes plans et donnai d'autres ordres. Je détachai une division et demie qui passait au Sud et longeait la frontière suisse. Plus tard le colonel Guisan s'était présenté une nouvelle fois, toujours au nom de son père et m'avait demandé d'avancer le plus rapidement possible jusqu'au Voralberg.* S'adressant aux Suisses présents, le général leur dit: *Vous n'aviez plus peur des Allemands, ni des Américains mais de quelqu'un d'autre*[19] *que je préfère ne pas nommer. L'armée française était heureuse de pouvoir par deux fois rendre service à nos amis suisses.*

Avant le banquet officiel, de Lattre lance de violents reproches à l'adresse de la Suisse et du général Guisan: *J'ai modifié deux fois mes plans en faveur de la Suisse, j'ai failli rater ma bataille, j'ai détaché du monde pour couvrir votre frontière. J'ai pris Ulm de justesse, j'ai perdu des morts et des blessés, j'ai manqué la prise d'Innsbruck. Je suis en droit d'attendre une contrepartie de la part de la Suisse. A l'occasion de ma rencontre à la frontière suisse avec le général Guisan, j'ai attiré son attention sur les deux mille cinq cents invalides de la 1re Armée française ayant besoin de membres artificiels, qu'il était impossible aux Français de leur fournir, faute de moyens financiers. J'ai demandé au général Guisan que la Suisse donne gratuitement les membres pour nos mutilés, qu'ils soient appareillés et hébergés dans des cliniques suisses. Le général Guisan me l'a promis, il n'a pas tenu sa parole.* Ensuite, de Lattre s'adoucit et rend hommage à l'amitié liant la France et la Suisse.

Le 9 novembre 1945, le général de Lattre est invité par le général Guisan dans sa propriété de Verte-Rive à Pully, en compagnie du conseiller fédéral Max Petitpierre, chef du Département des affaires étrangères, afin de présenter une requête concernant quelque six cents mutilés. Max Petitpierre, dans l'incapacité de lui donner une réponse précise, promet de faire son possible. Finalement, le Don national suisse et la Croix-Rouge suisse mettront à disposition 1,2 million de francs pour appareiller ces mutilés et couvrir les frais de séjour dans des hôtels du pays[20].

Le général de Lattre veut forger en France une armée qui soit à la mesure des ressources du moment. Il s'agit de modeler des citoyens-soldats, des pionniers, aptes par le corps et le caractère à servir ou combattre avec tous les moyens que le progrès fera naître. Quand vient le moment de passer aux actes, son malentendu avec le général Guisan ne l'empêche pas de tourner son regard vers le système militaire suisse. *De tout temps, Sparte a été un modèle de cité virile et unanime, tout entière tendue vers l'accomplissement d'un idéal humain. Mais Sparte a été idéalisée, dénaturée, figée par l'idéologie. Aujourd'hui le véritable exemple d'une organisation démocratique et réaliste, c'est la Suisse.* Vient donc le temps de la *séduction helvétique*, de Lattre fait la connaissance du major Eddy Bauer, professeur d'histoire à l'Université de Neuchâtel, officier de renseignement et spécialiste de la guerre des blindés[21]. Il insiste pour donner en Suisse des conférences qu'on ne souhaite pas toujours... Son enthousiasme débouche parfois sur des épisodes de bouderie et d'irritation mais, dans le même temps, il fait procéder à une étude précise des méthodes d'instruction et d'entraînement qui concrétisent l'*osmose armée-nation* en Suisse. Un officier de son état-major est spécialement chargé de cette enquête: prendre contact avec des instructeurs et des officiers de milice, suivre des manœuvres, dégager des résultats...

Le général de Lattre est à deux reprises l'hôte de l'armée suisse, une première fois invité par le commandant de corps Louis de Montmollin,

chef de l'état-major général, l'autre fois par le conseiller fédéral Karl Kobelt, chef du Département militaire fédéral. Il a ainsi l'occasion de voir de près les unités helvétiques à l'instruction. Le chef d'arme des troupes légères, le colonel divisionnaire de Muralt, le consulte en été 1949 à propos du futur équipement de l'armée suisse en chars de combat. De Lattre croit à l'avenir du char léger et à la fin du char lourd[22]... Pense-t-il à une acquisition par la Suisse d'une série d'*AMX-13* français?

En février 1950, le Conseil fédéral, dans son souci de respecter la neutralité, refuse la venue en Suisse du général de Lattre de Tassigny, alors chef des armées de terre du Pacte atlantique, qui a été invité à présenter des exposés. Il avait pourtant fait une tournée de conférences en Suisse romande et à Berne en décembre 1945 et en janvier 1946. C'est une figure *par trop empreinte de l'appartenance à un bloc*[23].

La complicité entre Henri Guisan et Jean de Lattre a contribué à éviter la retraite par le Plateau suisse d'une partie des forces allemandes déployées dans le sud de la France, partant des opérations alliées sur le territoire du petit Etat neutre. En 1945, la manœuvre de la 1re Armée au plus près de la frontière nord de la Suisse a, d'autre part, évité aux autorités helvétiques de devoir interner des SS.

Hervé de Weck est historien et officier de milice des troupes mécanisées. Officier de renseignement dirigeant du corps d'armée de campagne 1 (1992-2003). Responsable des publications de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires; secrétaire général adjoint et trésorier de la Commission internationale d'histoire militaire (1980-2005); rédacteur en chef de la Revue militaire suisse *(1991-2006).*

Annexe

Les généraux de Lattre et Guisan se rendent visite

18 mai 1945. *Pour recevoir le général de Lattre, qui fut et reste notre voisin, hier en opérations et aujourd'hui dans l'occupation, nous avons choisi la petite ville de Stein am Rhein. Nous y étions à l'avance, bien résignés à patienter jusqu'à l'arrivée d'un chef que Louis XIV lui-même aurait «failli attendre». Nous faisions les cent pas au centre de la ville, entre les façades peintes et les échauguettes, comme sur le plateau d'un théâtre, où les acteurs, les figurants seraient en place longtemps avant le lever du rideau. Goûtant aux bienfaits égaux du soleil et de l'ombre... La compagnie d'honneur, fournie par la 7e division, se présentait fort bien. Cependant, pour fixer les détails d'un cérémonial dont nous sommes peu coutumiers, nous avions hésité et improvisé de notre mieux, soucieux de réserver à notre hôte un accueil digne de lui, sans faillir à nos traditions de simplicité. Le Général était entouré de Labhart, en sa qualité de commandant du 4e C.A., de Montmollin, chef d'arme de l'artillerie et camarade de promotion du général de Lattre à l'Ecole de Guerre, de Corbat et de Richard Frey, commandants les 6e et 7e divisions, anciens élèves, eux aussi, de l'Ecole de Guerre, et de Tscharner, ancien de la Légion. Enfin, le général Davet, attaché militaire français à Berne, et le capitaine Chevalier vinrent se joindre à notre groupe. Reçu à la frontière par le colonel Guisan et par Béat Frey, le général de Lattre est descendu de voiture au milieu de la petite place, suivi des généraux Béthouard, commandant le 1er C.A., Valluy et Salan, commandant la 9e D.I.C. et la 14e D.I., du colonel Demetz, chef d'état-major de la 1re Armée, du colonel de Clerck, commandant le 2e dragons, des commandants Bondoux, chef du cabinet particulier, Georges et Mondain, du sous-lieutenant de Lattre, fils du général, suivi d'aides de camp, de reporters et d'opérateurs... suivi, enfin, de François Mauriac, en visite à la 1re Armée, et d'André Chamson, en tenue de commandant. Présentations:*

– Je vous réserve une bonne surprise... dit le général de Lattre en me tendant la main. Que j'étais heureux, en effet, de revoir François Mauriac, inchangé[24]! Comme nous emboîtions le pas derrière les généraux qui, dans un roulement de tambour, saluaient le drapeau et passaient devant la compagnie d'honneur, Mauriac gaminait, un peu gêné dans ses vêtements civils:

– Dites-moi ce que je dois faire... J'ai si peu l'habitude de ce genre de cérémonies, si peur de commettre un impair...

Nous avons pris l'apéritif sur la terrasse du restaurant qui surplombe les eaux du Rhin, les eaux rapides, gonflées par la fonte des neiges, les

eaux d'un vert trouble, si doux à l'œil. Assis, à table, entre le général Davet et le commandant Mondain, en face du colonel Demetz, dont le visage très fin, déjà buriné quand je l'avais vu il y a trois semaines au G.Q.G. de Karlsruhe, portait la marque des travaux et des veillées de cette fin de campagne.

Le service paraissait un peu lent; mais c'était, au fond, très bien ainsi, car on avait à faire ou à refaire connaissance, et beaucoup de choses à se dire. Nos hôtes louaient la chair des truites au bleu et la vertu du fendant; et ce genre d'éloge, si étranger aux traditions de nos repas suisses, mieux que beaucoup de nouvelles, me rendait le souvenir de seize années de vie parisienne.

Au dessert, le Général porta son toast au chef de la 1re Armée française, vantant l'audace de sa stratégie et l'inspiration qui l'avait amené à prendre son «créneau sur le Rhin». Puis il lui remit un réveille-matin, en observant, malicieusement, que cet instrument lui rappellerait peut-être, non seulement l'heure du lever, mais celle du coucher... Succès dans la suite du général de Lattre. Sa réponse, commencée à voix basse, puis de plus en plus sonore, nous valut d'entendre, sur notre pays et son armée, des choses si émouvantes que nous avions tous la gorge serrée et que mon voisin, le général Davet, ne pouvait retenir ses larmes.

Cependant, dès qu'il eut achevé, le général de Lattre voulut que l'émotion fît place à la gaieté; il appela son aide de camp et lui ordonna de chanter. Le lieutenant Alby se leva, entonna Goum, *sur l'air bien connu de* Boum, *du répertoire Charles Trénet; dressé devant la fenêtre ouverte, il chantait à pleine voix, et sa silhouette se détachait, à contre-jour, sur le Rhin, sur le vieux fleuve franchi, maintenant rendu à son destin pacifique. Tscharner l'écoutait, radieux, revivant ses souvenirs de Légion. Après le déjeuner, nous offrîmes au général Béthouard et à ses officiers un lot de «godasses» d'ordonnance, à fortes semelles de caoutchouc, pour leurs «varappes» de printemps dans le Vorarlberg. Puis on forma de petits groupes. Les généraux eurent un tête-à-tête, auquel se mêlèrent ensuite Tscharner et un Montmollin émoustillé, en contraste avec son calme habituel. (...)*

13 juin 1945. *Pour répondre à l'invitation du général de Lattre, qui nous attend à Constance, le Général réunit à la douane de Kreuzlingen: Borel, Du Pasquier, Gonard, Primault, Muralt, Züblin, Bracher, Béat Frey, Léo Du Pasquier et moi. A onze heures, le général de Hesdin, commandant la 4e D.M.M. (auprès de laquelle j'ai fait mon stage en avril) nous reçoit en territoire occupé. Suivant l'escorte de spahis, caracolant sur l'asphalte, à travers les rues de Constance pavoisées, entre deux cordons de troupes françaises et de gendarmerie allemande, nous roulons vers l'Inselhof, où nous attendent les généraux de Lattre, Béthouard, Schlesser, Salan, etc., entourés de leurs états-majors et d'un grand nombre de chefs de corps de la 1re Armée. Nous acceptons le faste de cette*

réception, qui l'emporte tellement sur la nôtre à Stein, avec moins de gêne quand nous apprenons qu'elle est aussi destinée à d'autres visiteurs, qui nous succéderont et, notamment, au général Devers, commandant le 6e G.A. américain.

Après le déjeuner et les discours, les deux généraux passent en revue les troupes qui sont disposées vers le débarcadère, le long des promenades publiques et des avenues de Constance, immobiles sous la verdure humide, et silencieuses jusqu'à l'instant où retentissent, de drapeau en étendard, les garde-à-vous, les sonneries de clairon. Dans leur tenue pimpante, où le calot aux couleurs traditionnelles du régiment vient rehausser le kaki du battle-dress, avec leurs guêtres blanches et, pour la première fois, au sommet de la manche gauche, l'insigne «Rhin et Danube», ces troupes, qui viennent de se battre, donnent une étrange impression de recueillement. N'étaient la couleur qui éclate partout et l'ardeur de certains regards qui plongent du haut des tourelles de chars, toute cette armée semblerait prête à se figer, sans raideur, dans la pose de statues antiques.

La revue terminée, nous remontons en voiture et, toujours escortés de spahis, nous gagnons la tribune pour assister au défilé, que présente le général de Hesdin, en calot et en battle-dress, avec cette élégance qui ne le quittait pas, en avril dernier, sur le champ de bataille et à son P.C. de Schwenningen.

Les formations qui défilent représentent l'armée française dans toute sa diversité, des chars de la 5e D.B. et des bull-dozer *jusqu'à son aspect le plus romantique, spahis à cheval et goumiers marocains – ceux-ci marchant de leur pas étrange, désuni – avec tout ce que cette armée a conservé, ou retrouvé, de décorum et de traditions pour entrer à Rome, pour franchir le Rhin et le Danube, pour pénétrer à Stuttgart et à Ulm; elle défile comme la Grande Armée, avec ses tambours-majors... L'ensemble paraît vif et léger, malgré la masse du matériel. Les visages, bien visibles sous le calot, conservent leur individualité. Et partout, la couleur éclate, rutilante, sur le fond triste des buildings de Constance, sur le vert noir des marronniers.*

Les officiers d'état-major nous racontent gentiment le travail qu'a exigé la préparation du défilé et de la revue: plus que beaucoup d'opérations de guerre... Il s'agissait, en effet, de rameuter, et souvent fort loin, des troupes à peine rétablies des derniers combats, à peine initiées à leur tâche d'occupation, de les rassembler, de les loger et de les ravitailler autour de la ville, de leur imprimer cette allure fringante.

Puis, le long de la rive du lac, par un itinéraire garni de troupes qui rendent les honneurs, nous roulons vers l'île de Mainau, où se trouve la résidence des princes Bernadotte, qui hospitalise maintenant les rescapés de Dachau, de Buchenwald et Mauthausen. De chambrée en chambrée, de lit en lit, nous nous penchons sur les visages émaciés aux pommettes

saillantes qui – n'étaient les yeux démesurément ouverts – donneraient à ces pauvres victimes, un air de Chinois ou de Levantins misérables. Le général de Lattre reconnaît, interroge, s'assied au bord des lits, demande des nouvelles ou en apporte, accorde des signatures. Sa photo est au chevet de chacun. Je regarde son profil aquilin, cet air de dompteur que je lui avais vu en Allemagne; je me rappelle son expression triomphante devant la grande carte murale, au Q.G. de Karlsruhe; il y a maintenant sur ses traits une douceur surprenante et, dans sa voix, des inflexions. Les fenêtres s'ouvrent sur le lac gris, sur les grands arbres du parc, hêtres verts, hêtres pourpres, bouleaux. Impossible de rêver un site plus calme pour rendre à ces malheureux leur sommeil perdu.

Bernard Barbey
PC du Général. Journal du chef de l'état-major particulier du général Guisan[25].

1949, les impressions du général de Lattre de Tassigny sur l'armée suisse

Avant de quitter la Suisse, le général de Lattre de Tassigny a reçu à Bâle les représentants de la presse pour leur faire part des impressions qu'il remporte de notre armée. Les éloges qu'il lui décerne ont double valeur, venant de la part d'un chef militaire, tel que l'inspecteur général de l'armée française.

Le général a apprécié les hautes qualités de notre armement et de notre équipement au cours de sa visite à nos écoles de recrues des différentes armes. Il a particulièrement été impressionné par le sérieux et la vélocité qui président à leur maniement. A côté du niveau élevé des instructeurs, il a surtout été captivé par notre jeunesse qu'il trouve forte, libre, franche et saine. Le mérite de ces qualités revient à notre tradition de famille. La Suisse mérite une telle jeunesse qu'elle a conservée par bonheur, car elle a toujours respecté les valeurs spirituelles. Notre hôte a été particulièrement frappé par la fierté que les soldats tirent de leurs armes simples, robustes et extrêmement précises, et qu'ils entretiennent avec amour. La troupe sait admirablement tirer profit du terrain et toute l'instruction est adaptée à notre sol accidenté. En montagne notamment, les soldats accomplissent des performances remarquables tant à pied qu'à bicyclette.

Le général a en outre admiré le bon esprit de la troupe, persuadée d'accomplir une mission. C'est une garantie pour l'avenir. Notre système de milices est parfait et le peuple suisse tout entier y collabore de cœur et d'esprit. En ce qui concerne notre mobilisation, son organisation décentralisée, fonctionnant rapidement et sans bruit, peut servir d'exemple. Le

travail de nos grenadiers a fait spécialement impression sur le général qui a tout particulièrement admiré la santé et la solidité des nerfs de nos soldats, sachant manier les mitraillettes avec calme, résolution et succès. Enfin, il s'est montré enchanté de ses relations amicales avec nos officiers qu'il a considérés comme des camarades. Nos cadres étudient les problèmes militaires avec sérieux et cherchent à tirer parti des expériences de la Seconde Guerre mondiale.

Le général de Lattre de Tassigny quitte notre pays, plein de reconnaissance après huit jours heureux et bien chargés, au cours desquels il a beaucoup appris et amassé de nombreuses expériences.

Le Jura bernois,
11 septembre 1949[26].

NOTES

[1] Richard de Blonay sera à nouveau attaché militaire à Paris entre 1948 et 1953. Le Gouvernement français ne le suspecte donc pas de sympathies vichystes.

[2] Ces informations proviennent de l'article du général français André Petit: «Le maréchal de Lattre et la Suisse», journal *La Suisse*, 11, 12, 13, 14 mars 1973.

[3] Henry Spira: «1938-1945, une Suisse occulte et méconnue», *Revue militaire suisse*, avril 2004, pp. 17-19. Peter Braun: «Von der Reduitstrategie zur Abwehr. Die militärische Landesverteidigung der Schweiz im Kalten Krieg. 1945-1966», *L'Etat-major général suisse*, t. X. Baden, Hier + Jetzt, 2006, p. 250.

[4] Willi Gautschi: *Le général Guisan. Le commandement de l'armée suisse pendant la Seconde Guerre mondiale*. Lausanne, Payot, 1991, p. 613.

[5] A l'époque on les désigne tous sous le nom de *Sénégalais*.

[6] Général André Petit: art. cit.

[7] A. Clavien; H. Gullotti; P. Marti: *La province n'est plus la province. Les relations culturelles franco-suisses à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1935-1950).* Lausanne, Editions Antipodes, 2003, pp. 299, 306. Voir également Michel Caillat: *René Payot. Un regard ambigu sur la guerre.* Genève, Georg, 1997.

[8] Voir général Henri Guisan: *Entretiens* accordés à Raymond Gafner. Lausanne, Payot, 1953, p. 181. Bernard Barbey: *PC du Général. Journal du chef de l'état-major particulier du général Guisan*. Neuchâtel, La Baconnière, 1948, p. 242.

[9] Général André Petit: art. cit.

[10] Gautschi: op. cit., pp. 316, 612.

[11] Général de Lattre de Tassigny: *Histoire de la 1re Armée française.* Paris, Plon, 1949, p. 240.

[12] Philippe de Weck, ancien directeur général de l'Union de Banques Suisses (UBS), *Souvenirs militaires* (manuscrit).

[13] Général André Petit: art. cit.

[14] Voir Hervé de Weck: «Le général Henri Guisan, commandant en chef de l'armée suisse et les conventions franco-suisses en cas d'invasion de la Suisse par la Wehrmacht», *Des deux côtés de la frontière : le Jura bernois, les régions françaises et alsaciennes avoisinantes (1939-1945). Actes du Colloque franco-suisse du 29 avril 2006 à Lucelle (F).* Porrentruy, Société jurassienne des officiers, 2007, pp. 15-40.

[15] Willi Gautschi: op. cit., pp. 612-613. Bernard Barbey: op. cit., pp. 241-242.

[16] Willi Gautschi: op. cit., p. 614. Général de Lattre: op. cit., pp. 239, 550. Général Henri Guisan: op. cit., pp. 171-172.

[17] Général Henri Guisan: op. cit., pp. 171, 179-181.

[18] Willi Gautschi: op. cit., pp. 699-707.

[19] Ce mystérieux «quelqu'un d'autre» désigne sans aucun doute les Soviétiques...

[20] Maurice Magnin: «Malentendu entre le général Guisan, chef de l'armée suisse, et le général de Lattre», *Rhin et Danube* 2/1997.

[21] Auteur du fameux ouvrage, *La guerre des blindés.* Lausanne, Payot, 1948.

[22] Peter Braun: op. cit., p. 250-251.

[23] A. Clavien; H. Gullotti; P. Marti: op. cit., p. 285.

[24] Avant la guerre, Bernard Barbey, romancier, vivait à Paris et fréquentait le monde littéraire. Officier d'état-major général de milice, il est depuis l'automne 1939 le chef de l'état-major particulier du Général.

[25] Neuchâtel, La Baconnière, 1948, p. 270-274.

[26] Article aimablement fourni par Denis Moine.